

L'artiste montréalais Ross Racine s'est fait connaître depuis 2004 par ses dessins numériques représentant des banlieues pavillonnaires imaginaires faisant écho à l'urbanisation sans fin de nos sociétés. À partir de quatre éléments principaux : le pavillon, la route, l'arbre et la pelouse, l'artiste crée des vues aériennes représentant jusqu'à l'absurde ce modèle urbain qui s'est imposé depuis les années 1950 dans les périphéries de nos villes.

Alignement parfait sur des routes sans fin, impasses, formes géométriques parfaites, ensembles où le bitume l'emporte sur les terrains construits, formes molles sans cohérence, patchwork de quartiers géométriques et d'ensembles incohérents, en somme, la suburbia dans toute sa splendeur, mélange de rationalité folle et de désorganisation parfaite.

La forme urbaine aussi régulière ou improbable qu'elle soit, l'emporte sur la géographie et le paysage devenus imperceptibles, simples vides attendant une l'urbanisation qui les guette, espaces dénués de sens, car non construits, non organisés. Le rendu noir et blanc des œuvres de Racine annihile le choc que peuvent provoquer les photos aériennes en couleur de ces banlieues. Choc de ces limites brutes entre bâti et vides, choc écologique et énergétique que provoque cette urbanisation sans fin quel que soit son contexte environnemental (voir le contraste entre les vertes pelouses des lotissements de l'Ouest américain ou des pays du golfe et les paysages désertiques qui les entourent). La géométrie anéantit la géographie, l'organisation vainc l'émotion pour que ne subsiste que l'abstrait.

En prolongement de cette « mise à nu » de la suburbia, on ne peut s'empêcher de voir dans le mode de production des œuvres de Racine (travail sur ordinateur avec Photoshop notamment), une critique acerbe de ceux qui « imaginent » puis conçoivent ces espaces urbains. Une conception qui a ses codes et ses normes appliqués de façon automatique et mécanique pour aboutir à des territoires ultra-rationalisés et semblables d'un bout à l'autre du monde. On y retrouve toujours les mêmes constantes : l'importance de l'accès auto, de la place de la voiture et de son garage, du rapport entre le jardin et le pavillon, la gestion des vis-à-vis pour aboutir à un subtil mélange de contrôle social et de respect de la vie privée, etc. Le tout enrobé d'un nom générique et passe-partout. On pense ainsi à la production quasi industrielle de lotissements en France dans les années 1970 (apogée de la sacro-sainte accession à la propriété) et à la systématisation de l'impasse et du plan en raquette. Nous viennent également en tête les « jolies » images de projets qui continuent d'accompagner la construction de nos monotones pavillons en crépit à durée de vie limitée.

Malgré les critiques grandissantes qui pèsent sur ce type d'urbanisation et son impact environnemental, ce mode de conception persiste et continue aujourd'hui de guider la croissance des périphéries chinoises, indiennes, brésiliennes ou indonésiennes. Comme si aucune alternative n'était possible à ces formes reproduites des milliers de fois, de mille façons différentes pour toujours aboutir à la même équation bitume/jardin/maison/jardins/maison/bitume que retranscrivent parfaitement les images de Ross Racine.

En dépit des innombrables possibilités de formes que la suburbia permet d'imaginer, il semble que l'artiste ait aujourd'hui fait le tour du sujet, à l'inverse de nos promoteurs et décideurs politiques. Ainsi, ses dernières œuvres gagnent en couleur, perdant paradoxalement en réalisme en se rapprochant de ces images de projets débordant de vert où tout est parfaitement agencé. Les éléments constitutifs de ces banlieues persistent, mais la représentation change, transformant la réalité en illusion. Comme un parallèle à ces banlieues qui se vident en période de crise, à ces nouveaux quartiers qui ne se remplissent pas, à ces territoires qui sont devenus des aberrations énergétiques, en somme, de véritables abstractions urbaines.

*« Les abstractions suburbaines de Ross Racine », impRections Urbaines (France, en ligne), 16 février 2012*

(...) Ce fil conducteur transparait également dans les travaux du lauréat de la biennale, Ross Racine. Devant nous se dressent de grandes impressions noir et blanc. Petit à petit, en forçant le regard, se détachent une multitude de formes. Et c'est alors que nous découvrons tout en détail le sujet sur lequel se base actuellement sa pratique : la banlieue, avec son réseau de rues et ses maisons unifamiliales dotées de leurs jardins. Fasciné par les vues aériennes, les cartes géographiques et les diagrammes, l'artiste nous livre ici sa propre vision des constructions caractéristiques d'Amérique du Nord. Car, contrairement à ce que l'on imagine à première vue, il ne s'agit pas de photographies ni de reproductions de vues existantes, mais de véritables « Fictional Suburbia » dessinées à main levée. Ainsi qu'il l'explique, « je me suis rapidement aperçu que lorsque j'utilisais un certain réalisme, le résultat avait l'apparence proche de celle de la photo, surtout pour les spectateurs qui ne connaissent pas ma méthode de travail. La raison est qu'il y a, à date, très peu de références visuelles de dessin numérique réaliste, un manque de précédents artistiques qui pourraient nourrir la culture visuelle du spectateur, en offrant des exemples autres que photographiques. Ce qui entraîne que le spectateur pense automatiquement à la photo ». La minutie du traitement, le réalisme,

mais aussi le choix des titres contribuent à créer « un monde vraisemblable dans lequel le spectateur peut facilement s'imaginer ». S'il se rapproche du réalisme par la facture employée, le vocabulaire visuel utilisé n'est toutefois pas sans rappeler l'abstraction. Les vues aériennes permettent une approche linéaire des villes, composant un agencement de formes un peu à la manière des abstraits. Ross Racine ne cache d'ailleurs pas cette affiliation artistique.

La banlieue est donc au centre de ses propositions artistiques actuelles. Elle est pour l'artiste « un sujet particulièrement révélateur », permettant de commenter la manière dont la société s'empare des paysages pour les transformer. Ses formulations urbanistiques ressemblent à ces photographies des œuvres du Land Art. Aussi on peut facilement créer un parallélisme entre les paysages travaillés par les artistes et ceux modulés par les urbanistes en vue de créer ces banlieues. Y voit-on un développement, un accroissement trop important de l'urbanisme sur la nature? Une critique de l'emprise de plus en plus importante des hommes sur leur environnement? Ou doit-on tout simplement se concentrer sur la pratique d'un artiste fasciné par les paysages urbains? À vrai dire, peu importe. Selon l'artiste, l'essentiel n'est pas que l'image véhicule un seul concept, une seule signification. Au visiteur de se projeter dans l'impression et d'en ressentir tout le poids symbolique. À la fois utopiques et extrêmement proches de la réalité, ces dessins « révèlent les peurs de même que les rêves exprimés par la culture suburbaine contemporaine ». À travers ces constructions imaginaires du paysage, c'est donc à nouveau de l'homme qu'il est question, de son action sur la nature, mais aussi de ses désirs matériels d'épanouissement et de maîtrise, de son accroissement, et enfin de son avenir inquiet ou inquiétant. « Même si je suis contre les excès de l'étalement et du gaspillage causé par le modèle d'urbanisation de la banlieue, particulièrement dans ses manifestations nord-américaines, je considère mes banlieues comme symboles de la société en général, de notre société qui fabrique son propre environnement, une nouvelle nature en quelque sorte, à l'aide du design urbain et de l'architecture. La banlieue, c'est nous », conclut-il.

Éloy, Céline, « Des hommes et des histoires », *FluxNews (Liège, Belgique)*, n° 55, avril-mai-juin 2011, p. 8

Critiques of the suburbs rarely stray from charges that they are, at best, safe and predictable and, at worst, isolated and conformist. From the tacky-tacky houses spoofed in *Weeds* to the psychological unrest in *Donnie Darko* and *American Beauty*, mocking and pessimistic approaches to carefully ordered communities too often amount to retreads of old clichés, however true they may be. The twelve works in Ross Racine's latest exhibition, "North of Piney Acres," depicting vast bird's-eye views of invented lots-and-blocks subdivisions, offer a refreshingly playful yet irrefutably critical perspective. Drawn freehand in Illustrator, layered in Photoshop, and exported as ink-jet prints, his pieces use imagery that borrows from 1930s aerial photography and satellite-based Google Earth to comment on the suburban population explosion of the mid- and late twentieth century. The rings of streets and houses in *Heavenly Heights*, 2008, ripple infinitely outward, a visual manifestation of the American housing booms that took place in the years following both World War II and 9/11. Racine's persistent use of overcast monochrome evokes the midcentury white flight that emptied urban centers only to create other messes—in the environment, for example. Elsewhere, *West of Grassy Knolls*, 2010, departs from the allover compositions with its secluded, insular community plotted on a gray expanse as desolate as the moon.

While Dan Graham's *Homes for America*, 1966, addressed mass production and consumption through deadpan parody, Racine amplifies the city planner's logic with madcap humor. In *Elmwood and Oaklawn*, 2009, he places industrial buildings and garbage dumps next to homes and ball fields, and the beach is nowhere to be found in *Goldenwood Shores*, 2009. In other works, swimming pools jump from front yard to back—if proper orientation can even be identified—and carless roads loop irrationally, lead nowhere, or never intersect. Dizzying but never oppressive, Racine's fictive neighborhoods come to suggest that urban designers today, devoted to sustainability and smart growth, have learned lessons from the past. Even residents are repurposing abandoned strip malls and big-box stores. There's life once again in the suburbs.

Christopher Howard, « Critics' Picks: Ross Racine, *The Front Room* », *Artforum (New York, en ligne)*, mai 2011

## « LA BANLIEUE, C'EST NOUS! »

*Vu d'en haut* présente une trentaine d'œuvres de l'artiste canadien, Ross Racine, qui a reçu le Prix de la 8e édition de la Biennale de Gravure (2011).

Espaces verts, routes et agglomérations sont des éléments récurrents dans l'œuvre de l'artiste. Il les voit d'en haut. Fasciné depuis l'enfance par les cartes de géographie, il construit ses paysages autour de banlieues aux formes géométriques, concentriques, parfois même figuratives — en forme de fusée ou de coupe. La plupart de ces cités sont perdues dans un environnement vierge ou presque, tel un no man's land, ce qui rend le contraste d'autant plus frappant avec la densité qui se dégage de l'entrelacement des rues bordées de maisons qui se répètent et se multiplient à l'infini. Dans chacune d'entre elles vivent probablement des personnes, des familles aux chemins croisés, aux routes éloignées. Ross Racine éveille naturellement notre imagination : comme l'enfant qui observerait minutieusement une fourmilière, nous sommes rapidement obnubilés par ses paysages urbains au rendu semblable à celui des géoglyphes.

Certaines vues relèvent d'une platitude intense, d'autres inquiètent, si l'on remarque que les allées — en boucle, par exemple — ne mènent à rien. À l'image de ce que nous traversons tous dans la vie, la multiplicité des sentiers tracés par Ross Racine renvoie aux choix et aux décisions qui jalonnent et orientent notre existence. Qu'est-ce qui nous pousse à découvrir le chemin de droite plutôt que celui de gauche, ou encore qui nous incite à emprunter celui de traverse? Ross Racine considère en effet ces constructions paysagères comme le quotidien de l'homme, le mettant en relation directe avec son avenir routinier, angoissant, follement sinueux. Ces banlieues nord-américaines — chères à l'artiste — sont avant tout un modèle, un « symbole de la société en général, de notre société qui fabrique son propre environnement, une nouvelle nature en quelque sorte, à l'aide du design urbain et de l'architecture. La banlieue, c'est nous! »

### Entre réalisme...

Bien souvent esthétiques, les compositions de Ross Racine sont chargées d'un grand réalisme. Au rendu aussi minutieux qu'une photographie, ce sont pourtant des dessins numériques. Faisant inévitablement penser au travail de Robert Smithson, ou, à une autre échelle, à Google Earth, les œuvres de Racine sont réalisées d'une manière tout à fait surprenante. Exécutés dans un premier temps à main levée, sur une tablette graphique, ces dessins sont ensuite retravaillés à l'aide de programmes informatiques, tels que Photoshop et Illustrator. « Le procédé est essentiellement la combinaison de la matière dessinée avec diverses modifications faites à l'aide du logiciel », explique l'artiste, ainsi que son expérimentation au sein d'un univers entièrement virtuel.

### ... et fiction

Reflet de l'explosion démographique des banlieues américaines de l'après-guerre, miroir d'une société surconsommatrice, les vues aériennes de Ross Racine montrent aussi le rapport entre un design urbain et une vie ordinaire imaginaire. Environnement calme et rationnel de prime abord, ces villes se déroulent et grouillent de détours, de culs-de-sac et de raccourcis brisant bien souvent cette tranquillité flegmatique.

*Sophie Decharneux, Fanny Moens, exposition « Ross Racine — Vu d'en haut » (extrait de catalogue), Musée des beaux-arts, Liège, Belgique, mars 2013*